



THALIE ENVOLÉE

DE LA POÉSIE, POUR TOUS.



LE CHARME
DOULOUREUX
DES ÉBAUCHES

LE CHARME DOULOUREUX DES ÉBAUCHES

TEXTE INTÉGRAL

Spectacle créé les 10, 11 & 12 mars 2022 au Centre Culturel Bruegel.

TEXTES : Renée Vivien

MONTAGE & MISE EN SCÈNE : Eve Louisa Oppo

JEU : Elsa Rollat, Eve Louisa Oppo, Julie Verleye & Rosalie Vandepoortaele.

CRÉATION SONORE : Estelle Labes

Les textes sont dans le Domaine Public.

Le montage de ces textes est une création originale de Eve Louisa Oppo.

SOMMAIRE

Texte intégral.....	3
Chanson – Le vol de la chauve-souris.....	5
Elle règne.....	6
Ainsi je parlerai.....	7
J’ai jeté mes fleurs.....	10
Les oripeaux.....	11
Locusta.....	12
Sonnet – J’aime la boue humide.....	14
Chair des choses.....	15
Twilight.....	16
Le pilori.....	17
Enseignement.....	18
Devant le couchant.....	20
Les ébauches.....	21
Écho d’une grande voix.....	22
Souveraines.....	23
Dura lex, sed lex.....	26
Regard en arrière.....	27
Notre heure.....	28
La nuit latente.....	29
Sonnet irrégulier – Il vaut mieux être vil.....	30
Intangible.....	31
Vertige.....	32

CHANSON – LE VOL DE LA CHAUVE-SOURIS

Le vol de la chauve-souris,
Tortueux, angoissé, bizarre,
Aux battements d'ailes meurtris,
Revient et s'éloigne et s'égare.

N'as-tu pas senti qu'un moment,
Ivre de ses souffrances vaines,
Mon âme allait éperdument
Vers tes chères lèvres lointaines ?

Études et Préludes, Alphonse Lemerre, 1901.

ELLE RÉGNE

Le soir était plus doux que l'ombre d'une fleur.
J'entrai dans l'ombre ainsi qu'en un parfait asile.
La Voix, récompensant mon attente docile,
Me chuchota : « Vois le palais de la Douleur. »

Mes yeux las s'enchantèrent du violet, couleur
Unique, car le noir dominait. Immobile
La Douleur demeurait assise, très tranquille.
J'admirais l'unité de sa grande pâleur.

Mon cœur se resserrait dans un étau funeste,
Et j'allais m'éloigner, lorsqu'elle me dit : Reste.
Aussitôt j'entendis prolonger un sanglot.

Dans la salle du trône, un clair de lune blême
Envahissait la nuit, comme un rocher le flot,
Et la Douleur régnait, implacable et suprême.

Sillages, E. Sansot et Cie, 1908.

AINSI JE PARLERAI...

Si le Seigneur penchait son front sur mon trépas,
Je lui dirais : « Ô Christ, je ne te connais pas.

« Seigneur, ta stricte loi ne fut jamais la mienne,
Et je vécus ainsi qu'une simple païenne.

« Vois l'ingénuité de mon cœur pauvre et nu.
Je ne te connais point. Je ne t'ai point connu.

« J'ai passé comme l'eau, j'ai fui comme le sable.
Si j'ai péché, jamais je ne fus responsable.

« Le monde était autour de moi, tel un jardin.
Je buvais l'aube claire et le soir cristallin.

« Le soleil me ceignit de ses plus vives flammes,
Et l'amour m'inclina vers la beauté des femmes.

« Le ciel, d'un bleu velours, s'étalait comme un dais...
Une vierge parut sur mon seuil. J'attendais.

« La nuit tomba... Puis le matin nous a surprises
Maussadement, de ses maussades lueurs grises.

« Et dans mes bras qui la pressaient, elle a dormi
Ainsi que dort l'amante aux bras de son ami.

« Depuis lors, j'ai vécu dans le trouble d'un rêve,
Toute une éternité dans la minute brève.

« Elle était belle, avec des yeux glauques et froids,
Et j'aimai cette femme, au mépris de tes lois.

« Comme je ne cherchais que l'amour, obsédée
Par un regard, les gens de bien m'ont lapidée.

« Ceux-là qui s'indignaient de voir mon front serein
Espéraient me courber sous leur pesant dédain.

« Mais, comme je naquis douloureusement fière,
J'ai méprisé ceux-là qui me jetaient la pierre.

« Et je n'écoutai plus que la voix que j'aimais,
Ayant compris que nul ne comprendrait jamais...

« Déjà la nuit approche, et mon nom périssable
S'efface, tel un mot qu'on écrit sur le sable.

« Le couchant a jailli comme un vin du pressoir...
Nul ne murmurerait mes strophes, vers le soir.

« Et maintenant, Seigneur, juge-moi. Car nous sommes
Face à face, devant le silence des hommes.

« Autant que doux, l'amour me fut jadis amer,
Et je n'ai mérité ni le ciel ni l'enfer.

« J'écouterais très mal les cantiques des anges,
Pour avoir entendu jadis des chants étranges,

« Les chants de ce Lesbos dont les cœurs se sont tus...
Et je ne saurais point célébrer tes vertus.

« Je n'ai jamais tenté de révolte farouche :
Le baiser fut le seul blasphème de ma bouche.

« Laisse-moi, me hâtant vers le soir bienvenu,
Rejoindre celles-là qui ne t'ont point connu...

« J'irai, loin du troupeau de tes chastes fidèles,
Me souvenir, parmi les chemins d'asphodèles,

« Et là, parlant d'amour à celle que je vis
Si blonde, et qui charma longtemps mes yeux ravis,

« J'apprendrai que les lys sont plus beaux que les roses,
Et que le chant a moins d'infini que les pauses...

« Les yeux emplis encor du soleil trépassé,
Nous considérerons notre brûlant passé.

« Psappha, les doigts errants sur la lyre endormie,

S'étonnera de la beauté de mon amie,

« Et la vierge de mon désir, pareille aux lys,
Lui semblera plus blanche et plus souple qu'Atthis.

« Psappha nous jettera, de sa fervente haleine,
Les odes dont les sons charmèrent Mytilène.

« Et nous préparerons les fleurs et le flambeau,
Nous qui l'avons aimée en un siècle moins beau.

« Psappha nous versera, parmi l'or et les soies
Des couches molles, le nectar mêlé de joies.

« Elle nous montrera, dans un sourire clair,
Le verger lesbien qui s'ouvre sur la mer,

« Le doux verger plein de cigales, d'où s'échappe.
Vibrant comme une voix, le parfum de la grappe.

« Nos robes ondoieront parmi les blancs péplos...
Dika, Timas, Atthis, Éranna de Télôs...

« Nous verrons les seins nus d'une prêtresse brune
Qui mènera les chœurs dansants au clair de lune...

« Ô Christ que l'on redoute à l'heure du trépas,
Je ne t'ai point connu. Je ne te connais pas.

« Je te l'ai dit : je fus une simple païenne.
Laisse-moi me hâter vers la douceur ancienne,

« Et, puisque enfin l'instant de ma mort est venu,
Retrouver celles-là qui ne t'ont point connu. »

À l'Heure des Mains jointes, Alphonse Lemerre, 1906.

J'AI JETÉ MES FLEURS...

C'est en vain que, pour moi, ma raison s'évertue,
Car je n'aime que ce qui me raille et me tue.

Et ma grande douleur terrible, la voici :
Partout je redirai : Je ne suis pas d'ici.

Je n'ai rien calculé, je suis née ivre et folle.
Au hasard, j'ai semé mon âme et ma parole.

J'ai donné mes baisers et mes fleurs et mes lais,
Et je n'ai point compris que je me dépouillais...

J'aime le vent qui fait les pires catastrophes,
L'encens mortel, les soirs fiévreux, le vin des strophes.

Si je ne puis mourir d'une très douce mort
Où je m'exhalerais sans cris et sans effort,

Que retombe sur moi l'effroi d'un beau désastre,
L'écroulement d'un temple ou la chute d'un astre !

Et que je disparaisse au regard des humains,
Ayant jeté mes fleurs au hasard des chemins.

Que, si la Destinée est à ce point clémente,
La nuit m'ensevelisse et le vent me lamente !

Et dans ce long repos qu'aucun mot ne traduit,
Que je dorme parmi les choses de la nuit.

Sillages, E. Sansot et Cie, 1908.

LES ORIPEAUX

Lorsque fermente en moi la tristesse du vin,
J'erre, exagérant mon verbe de pitre,
Mentant comme un prêtre et comme un devin.
Ma loquacité péroré et chapitré
Devant la foule aux remous de troupeau
Que le sifflement des fifres taquine.
De mes vers, pareils à des oripeaux,
J'ai drapé follement tes membres d'arlequine.

Découvre à l'air des nuits tes seins prostitués.
Sur les murs, la foule a groupé ses fresques.
Mes gestes fiévreux sont accentués
Par l'explosion des tambours burlesques.
Je tourne mes yeux sottement épris
Vers ton corps lascif, que l'amour efflanque.
Car nous endurons un égal mépris,
Ô toi la danseuse ivre, ô moi la saltimbanque.

Des souffles cauteleux éteignent les quinquets...
Tels des haillons, sous leur clinquant de rimes,
Puant la sueur et les vieux bouquets,
Mes vers ont gardé tes chaleurs intimes.
Mes vers sont pareils à des oripeaux.
Ah ! ce beuglement d'affreuses musiques
D'orgues, cette odeur de crasse et de peaux !
Ce spectacle effronté de nos âmes publiques !

[La Vénus des Aveugles](#), Alphonse Lemerre, éditeur, 1904.

Nul n'a mêlé ses pleurs au souffle de ma bouche,
Nul sanglot n'a troublé l'ivresse de ma couche,
J'épargne à mes amants les rancœurs de l'amour.

J'écarte de leur front la brûlure du jour,
J'éloigne le matin de leurs paupières closes,
Ils ne contemplent pas la ruine des roses.

Seule, je sais donner des nuits sans lendemains.

J'allume dans leurs yeux d'inexprimables fièvres,
Et, fastueusement, je leur offre mes lèvres,
Mes flancs, et la lenteur savante de mes mains.

Je verse les soupirs, l'accablante caresse
Et les mots de langueur murmurés dans la nuit.
J'estompe les rayons, les senteurs et le bruit.

Je suis la pitoyable et la tendre Maîtresse.

Car je sais les secrets des merveilleux poisons,
Insinuants et doux comme les trahisons
Et plus voluptueux que l'éloquent mensonge.

Lorsque au fond de la nuit un râle se prolonge
Et se mêle à la fuite heureuse d'un accord,
J'effeuille une couronne et souris à la Mort.

Je l'ai domptée ainsi qu'une amoureuse esclave.
Elle me suit, passive, impénétrable et grave,
Et je sais la mêler aux effluves des fleurs,

Et la verser dans l'or des coupes des Bacchantes.

J'éteins le souvenir importun du soleil
Dans les yeux alourdis qui craignent le réveil
Sous le regard perfide et cruel des amantes.

J'apporte le sommeil dans le creux de mes mains
Seule, je sais donner des nuits sans lendemains.

Cendres et Poussières, Alphonse Lemerre, 1902.

SONNET – J’AIME LA BOUE HUMIDE...

J’aime la boue humide et triste où se reflète
Le merveilleux frisson des astres, où le soir
Revient se contempler ainsi qu’en un miroir
Qui découvre à demi son image incomplète.

J’aime la boue humide où la Ville inquiète
Détache ses lueurs, blondes sur un fond noir,
La Ville qui gémit sous un masque d’espoir
Parmi le vin, les chants et les cris de la fête.

Elle endure la foule aux pieds traînants et las.
Elle subit l’empreinte anonyme des pas :
Stagnante, elle croupit sur la route inféconde.

Mais elle est l’Avenir des moissons, et les pleurs
Du printemps en feraient une terre profonde,
D’où jaillirait la grâce irréaliste des fleurs.

Évocations, Alphonse Lemerre, éditeur, 1903.

CHAIR DES CHOSES

Je possède, en mes doigts subtils, le sens du monde,
Car le toucher pénètre ainsi que fait la voix.
L'harmonie et le songe et la douleur profonde
Frémissent longuement sur le bout de mes doigts.

Je comprends mieux, en les frôlant, les choses belles,
Je partage leur vie intense en les touchant.
C'est alors que je sais ce qu'elles ont en elles
De noble, de très doux et de pareil au chant.

Car mes doigts ont connu la chair des poteries
La chair lisse du marbre aux féminins contours
Que la main qui les sait modeler a meurtries,
Et celle de la perle et celle du velours.

Ils ont connu la vie intime des fourrures,
Toison chaude et superbe où l'on plonge les mains,
Et l'odorant secret des belles chevelures
Où la brise du soir effeuilla des jasmins.

Semblables à ceux-là qui viennent des voyages
Mes doigts ont parcouru d'infinis horizons,
Ils ont éclairé, mieux que mes yeux, des visages
Et m'ont prophétisé d'obscures trahisons.

Ils ont connu la peau subtile de la femme,
Et ses frissons cruels et ses parfums sournois...
Chair des choses ! j'ai cru parfois étreindre une âme
Avec le frôlement prolongé de mes doigts...

Sillages, E. Sansot et Cie, 1908.

TWILIGHT

Ô mes rêves, voici l'heure équivoque et tendre
Du crépuscule, éclos tel une fleur de cendre.

Les clartés de la nuit, les ténèbres du jour
Ont la complexité de ton étrange amour.

Sous le charme pervers de la lumière double,
Le regard de mon âme interroge et se trouble.

Je contemple, tandis que l'Énigme me fuit,
Les ténèbres du jour, les clartés de la nuit.

L'ambigu de ton corps s'alambique et s'affine
Dans son ardeur stérile et sa grâce androgyne.

Les clartés de la nuit, les ténèbres du jour
Ont la complexité de ton étrange amour.

Évocations, Alphonse Lemerre, éditeur, 1903.

LE PILORI

Pendant longtemps, je fus clouée au pilori,
Et des femmes, voyant mes souffrances, ont ri.

Puis, des hommes ont pris dans leurs mains de la boue
Qui vint éclabousser mes tempes et ma joue.

Des pleurs montaient en moi, houleux comme des flots,
Mais mon orgueil m'a fait refouler mes sanglots.

Nulle n'a dit : « Elle est peut-être moins infâme
Qu'on ne le croit, elle est peut-être une pauvre âme. »

La place était publique et tous étaient venus,
Et les femmes avaient des rires ingénus.

Ils se jetaient des fruits avec des chansons folles,
Et le vent m'apportait le bruit de leurs paroles.

J'ai senti La colère ardente m'envahir.
Silencieusement, j'appris à les haïr.

Leurs insultes cinglaient, comme des fouets d'ortie...
Lorsqu'ils m'ont détachée enfin, je suis partie.

Je suis partie au gré du vent, et depuis lors
Mon visage est pareil à la face des morts.

À l'Heure des Mains jointes, Alphonse Lemerre, 1906.

Tu veux savoir de moi le secret des sorcières ?
J'allumerai pour toi leurs nocturnes lumières,
Et je t'apprendrai l'art très simple des sorcières.

Les sorcières ne sont vivantes que la nuit.
Elles dorment pendant le jour. Leur regard fuit,
N'étant habitué qu'à l'ombre de la nuit.

Les sorcières ont des âmes calmes et noires,
Les astres leur sont moins étranges que les foires.
Le feu des mondes luit en leurs prunelles noires.

On les craint, on les chasse, on ne les aime pas.
Elles ont fui l'auberge et le commun repas.
Elles n'ont point compris, on ne les comprend pas.

Cependant, elles sont très simples... On doit naître...
Pour les comprendre, il faut quelque peu les connaître,
Et savoir qu'elles ont le droit d'être et de naître...

Chacun parle très haut et du bien et du mal.
Ces êtres-là n'ont que le tort d'être anormal,
Leur cœur inoffensif n'a point conçu le mal.

Mais ces femmes sont les maudites étrangères.
Car dans un monde épais, leurs âmes sont légères,
Et ses lois leur seront à jamais étrangères.

Elles touchent à peine, — et si peu ! — le sol franc.
Elles n'aiment que le tout noir ou le tout blanc
Ou la nuance dont le reflet n'est pas franc.

Par leurs regards, par leurs sourires équivoques,
La pourpre sombre et l'or terne des vieilles loques
Revêtent, sur leur corps, des splendeurs équivoques.

Elles savent cacher au dur regard du jour
Leur cœur, leur haine triste et leur si triste amour,

Leur âme indifférente à la beauté du jour.

Peu leur importe si, plus tard, enfin vaincues
Par les pouvoirs du jour, leurs musiques vécues
S'éteignent, ainsi qu'un faible appel de vaincues...

Peu leur importe, — tout leur est indifférent,
Car l'univers n'est qu'un luth docile qui rend,
Selon la main, un doux sanglot indifférent.

Elles vivent dans un songe las, solitaires
Comme la lune, ayant choisi, parmi les terres,
Celle où meurent le mieux les âmes solitaires.

Sillages, E. Sansot et Cie, 1908.

DEVANT LE COUCHANT

Je subis la langueur du jour déjà pâli...
Je suis très lasse, et je ne veux plus que l'oubli.

Si l'on parle de moi, l'on mentira sans doute.
Et mes pieds ont été déchirés par la route.

Certes, on doit trouver plus loin des cieux meilleurs,
Des visages plus doux... Je veux aller ailleurs...

Je vous l'ai dit, je suis affaiblie et très lasse...
Tel le dernier rayon du soir dernier s'efface...

Ma douleur m'apparaît très lourde et très légère.
Oubliez-moi qui suis une âme passagère.

Je suis venue ici, je ne sais pas pourquoi,
Et j'ai vu des passants se détourner de moi.

Sans vous comprendre et sans que vous m'ayez comprise,
J'ai passé parmi vous, noire dans l'ombre grise.

Sans hâte et sans effroi, je rentre dans la nuit...
Avec tout ce qui glisse, avec tout ce qui fuit.

Je pars comme on retourne, allégée et ravie
De pardonner enfin à l'amour et la vie.

Sillages, E. Sansot et Cie, 1908.

LES ÉBAUCHES

Le charme douloureux des ébauches m'attire
Comme un gardénia qu'une haleine meurtrit.
La Beauté chastement entrevue y sourit,
Harmonieusement, de son demi-sourire.

Les visages fuyants et les frêles contours
S'estompent sur la toile irréaliste du rêve,
Ne laissant au regard qu'une vision brève
Dont la divinité se dérobe toujours.

Car l'Ébauche est la sœur fragile des Ruines
Qui mêlent leur hantise et leur pâleur au soir,
Évoquant la lumière ancienne d'un pouvoir
Sombre dans le palais que voilent les bruines.

Et l'on sent défaillir le vouloir entravé
Dans la ténuité morbide de l'esquisse...
Sa grâce fugitive, où le regret se glisse,
À l'infini du vague et de l'inachevé.

Évocations, Alphonse Lemerre, éditeur, 1903.

ÉCHO D'UNE GRANDE VOIX

Ne vois-tu rien parmi les nuages du soir ?
Ouvre les yeux afin de voir et de mieux voir...
— Je regarde sans voir.

Ne vois-tu rien venir de ce que tu redoutes ?
— Je regarde et je vois la poussière des routes
Les nuages du soir !

Ne vois-tu rien venir cependant ? Ah ! regarde
Regarde ! Penche-toi, pleure, prie et regarde !
— Je vois venir le soir !

Haillons, E. Sansot & Cie, 1910.

SOUVERAINES

LILITH

D'ombres et de démons je peuplai l'univers.
Avant Ève, je fus la lumière du monde
Et j'aimai le Serpent tentateur et pervers.
Je conçus l'Irréel dans mon âme profonde.
La Terre s'inclina devant ma royauté.
Jéhovah fit éclore à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

CASSIOPÉE

Ma jeunesse, pareille aux flambeaux de l'autel,
Brûlait mystérieuse et chaste sous les voiles.
Les Dieux m'ont épargné les sépulcres mortels,
Mon trône éblouissant étonne les étoiles.
Dans la pourpre du ciel brille ma royauté.
L'Éternité fixa sur mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

RHODOPIS

Mon visage de rose ardente triompha,
Moins glorieux d'avoir créé les Pyramides
Que d'avoir attiré les lèvres de Psappa.
Mes yeux égyptiens nageaient, longs et limpides.
La Lyre de Lesbôs chanta ma royauté.
L'Aphrodita cueillit à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté,
Je ne fus pas heureuse.

BETHSABÉE

De mon corps s'exhalèrent le nard et le santal.
La splendeur d'Israël éclairait mon visage.
J'ai vécu la langueur d'un rêve oriental,
Le meurtre et le désir riaient sur mon passage.
Le péril consacra ma blanche royauté.

La Mort fit resplendir à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

CAMPASPE

Alexandre, frappé de l'orgueil de ma chair,
Voua mes seins de flamme à la gloire d'Apelle,
Afin que mon été ne connût point l'hiver,
Et que l'Art me vêtît de candeur solennelle.
L'Astarté consacra ma jeune royauté,
L'Astarté fit brûler à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

CLÉOPATRE

Je rayonnai. Je fus le sourire d'Isis,
Insondable, illusoire et terrible comme elle.
J'ai gardé mes parfums et mes fards de jadis,
Mes parures et l'or de ma large prunelle.
Le monde, que séduit encor ma royauté
Immuable, scella sur mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

PAULINA

J'emprisonnai les pleurs des perles sur mon sein.
Les perles ondoyaient parmi ma chevelure,
J'aimais la pureté de leur regard serein,
La mer les entourait de l'écho d'un murmure.
Les perles sur mon sein firent ma royauté.
Elles ont réfléchi, sur mon front d'amoureuse,
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

POPPÉE

Je courbai l'élément et je domptai l'éclair.
Le tonnerre à mes pieds, je régnai sur l'orage.
J'ai connu la Luxure et son relent amer.
— Oh ! les nuits que l'horreur des voluptés ravage ! —
— Vénus me couronna d'une âpre royauté,
Vénus fit rayonner à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

ÉLÉONORE DE GUYENNE

Moi, dont le nom d'amour dissimule un parfum,
J'allais, parmi les fleurs et les douces paroles,
Deux bandeaux constellés sur mes cheveux d'or brun.
Sous mes pas sanglotaient les luths et les violes.
Les troubadours chantaient ma douce royauté,
Et leurs lais ont posé sur mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

ÉLISABETH WOODVILLE

Mon regard fut plus frais que la lune du Nord,
D'un vert froid et voilé comme les mers anglaises.
J'appris le goût, l'odeur, le désir de la Mort,
La fuite, l'exil gris sur les grises falaises.
La défaite insulta ma pâle royauté.
Le combat fit jaillir à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

LADY JANE GREY

Les roses et le miel des vieux livres, l'assaut
Des chants m'ont fait aimer le studieux automne.
Mon sourire d'enfant éclaira l'échafaud.
Sur ma douleur pesa l'accablante couronne.
J'exiai dans le sang l'heure de royauté.
Le Destin éteignit à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

Évocations, Alphonse Lemerre, éditeur, 1903.

DURA LEX, SED LEX

L'Univers m'apparaît comme un songe mauvais...
Qui me dira sur quel chemin obscur je vais ?

Qui me dira pourquoi mon cœur trop lourd se brise
Devant la froide horreur de la Chose Incomprise ?

Je n'ai plus dans les yeux l'arc-en-ciel de l'Espoir.
Qui me dira pourquoi je tremble vers le soir ?

En écoutant gémir la terre infortunée
Je sens trop, vers le soir, cette horreur d'être née.

Je le sais... Dure loi peut-être. C'est la loi.
Mais Toi, dans tout ce rêve abominable ? Et Moi ?

Haillons, E. Sansot & Cie, 1910.

REGARD EN ARRIÈRE

J'admirais autrefois les splendides vainqueurs
Vers qui monte la flamme extatique des cœurs.

Mais je n'aime aujourd'hui que les vaincus très calmes
Dont le sang fier ternit la verdure des palmes.

Moi qui compte à pas lents le chemin du retour,
J'aimais hier la gloire évidente du jour.

Mais je sers aujourd'hui la nuit, ma souveraine,
Qui seule inspire une âme orgueilleuse et sereine.

Parmi le peuple, hier encor je contemplais
D'un regard ébahi le fronton des palais.

Je n'aime maintenant que les grandes ruines
Où tardent, en pleurant, les présences divines.

Je me tais, je m'enfuis et d'un geste lassé
Je drape sur mon cœur la pourpre du passé.

Qu'un hasard guide enfin mon désespoir tranquille
Vers l'eau d'une oasis ou les berges d'une île,

Où je puisse dormir, mon voyage accompli,
Dans la sécurité profonde de l'oubli.

Sillages, E. Sansot et Cie, 1908.

NOTRE HEURE

Écoute le doux bruit de cette heure que j'aime
Et qui passe et qui fuit et meurt en un poème !

Écoute ce doux bruit tranquille et passager
Des ailes de l'Instant qui s'envole, léger !

Je crois que ma douleur n'est que celle d'un autre...
Et cette heure est à nous comme une chose nôtre...

Car cette heure ne peut être à d'autres qu'à nous,
Avec son doux parfum et son glissement doux...

Elle est pareille à la chanson basse qui leurre
Et qui vient de la mer... Ah ! retenir notre heure !

Ô triste enchantement de se dire : Jamais
Je ne retrouverai cette heure que j'aimais !

Dans un coin de violettes, E. Sansot et Cie, 1910.

LA NUIT LATENTE

Le soir, doux berger, développe
Son rustique solo...
Je mâche un brin d'héliotrope
Comme Fra Diavolo.
La nuit latente fume, et cuve
Des cendres, tel un noir Vésuve,
Voilant d'une vapeur d'étuve
La lune au blond halo.

Je suis la fervente disciple
De la mer et du soir.
La luxure unique et multiple
Se mire à mon miroir...
Mon visage de clown me navre.
Je cherche ton lit de cadavre
Ainsi que le calme d'un havre,
Ô mon beau Désespoir !

Ah ! la froideur de tes mains jointes
Sous le marbre et le stuc
Et sous le poids des terres ointes
De parfum et de suc !
Mon âme, que l'angoisse exalte,
Vient, en pleurant, faire une halte
Devant ces parois de basalte
Aux bleus de viaduc.

Lorsque l'analyse compulse
Les nuits, gouffre béant,
Dans ma révolte se convulse
La fureur d'un géant.
Et, lassé de la beauté fourbe,
De la joie où l'esprit s'embourbe,
Je me détourne et je me courbe
Sur ton vitreux néant.

La Vénus des Aveugles, Alphonse Lemerre, éditeur, 1904.

SONNET IRRÉGULIER – IL VAUT MIEUX ÊTRE VIL...

Il vaut mieux être vil que d'être estimé vil...
Quels sont ces espions de ma pauvre nature
Dont je suis à la fois la dupe et la pâture
Et dont l'arrêt prescrit l'irrévocable exil ?

Quels sont ces espions en effet ? Que faut-il
Faire pour contenter ceux-là ? Quelle pâture
Leur jeter ? Que sont-ils ? et de quelle nature,
Ceux-là qui m'ont jugé, disant que je suis vil ?

Pour moi je ne connais ni leurs noms ni leurs faces,
Mais je les sais trompeurs et petits et voraces
Et n'ayant que l'amour des gloires et du bien.

Moi qui vis au milieu des hommes et des femmes
Pourtant, et ne devrais plus m'ébahir de rien,
Je demeure étonné devant ces pauvres âmes.

Sillages, E. Sansot et Cie, 1908.

INTANGIBLE

Nul n'oserait frôler l'effilement des doigts,
Que je tends en un geste indifférent et triste.
L'amour n'a point d'écho, pour répondre à ma voix,
Nul n'ose interroger mes regards d'améthyste...

Car moi, fille royale, ainsi je l'ai voulu,
Sachant que mon bonheur était dans le silence...

Seuls, les beaux chants lointains de l'autrefois m'ont plu,
Car c'est vers l'autrefois que mon âme s'élance...

Et nul n'ose troubler la sombre paix d'un seuil
Que garde l'inconnu. Moi, j'y règne, impassible...

J'y sers obscurément le Dieu de mon long deuil...
Nul n'ose m'approcher... Car je suis l'Intangible...

[Le Vent des vaisseaux](#), Éditions E. Sansot, 1921.

VERTIGE

Après de vains efforts pour atteindre la cime,
Je me vois suspendue au-dessus de l'abîme,
Et me verrai bientôt engloutir par l'abîme...

Je le sens aujourd'hui, c'est en vain que mes mains
S'agrippent dans l'horreur des efforts surhumains...
Malgré moi, malgré moi, se desserrent mes mains...

Et cependant là-haut, très claire, sous l'aurore :
La lune resplendit, glorieuse, et se dore,
Ô consécration de la nouvelle aurore !

Je croyais bien pouvoir la surprendre aujourd'hui
La cime sur laquelle un beau soleil a lui,
Quand l'atteindrai-je enfin ?... Qu'elle est belle aujourd'hui !

Pour l'atteindre, chacun oserait le vertige...
Elle est bleue et pareille à la fleur sur sa tige !
Je l'atteindrai !... Voici que survient le vertige...

Hailons, E. Sansot & Cie, 1910.



THALIE
ENVOLÉE

Sous la direction de Laurie Willième et Antoine Motte dit Falisse.

www.thalieenvolee.be
info@thalieenvolee.be

Un projet de la Compagnie Artaban asbl
Rue des Renards 1F
1000 Bruxelles